

NOTES ET ENQUÊTES

5. **Origine récente d'une injure nouvelle.** — L'été dernier, les phoques [ou plutôt les otaries] du Jardin d'Acclimatation de Liège, franchirent nuitamment les clôtures et allèrent se perdre dans la Meuse. Leur disparition mystérieuse défraya pendant quelque jours la chronique locale ; quand, après de longues recherches, on les eut retrouvés, un nouveau cri des rues était né : *Avez-vous vèyou les phoques ?* On tenta vainement de les rattraper et on dut chercher à les abattre à coups de fusil. Ce ne fut pas facile et la chasse à surprises qu'on leur fit ne cessa de surexciter la curiosité des populations et la verve des loustics.

Or, depuis cette célèbre « ballade » des deux innocents amphibies, le nom de *phoque* est, paraît-il, devenu une injure, qu'on adresse aux ouvriers fainéants qui fêtent la Saint-Lundi trop souvent.

Récemment, un ouvrier, poursuivi devant le tribunal correctionnel de Liège du chef de coups et d'injures à l'un de ses compagnons de travail, était notamment accusé d'avoir traité celui-ci de « phoque. » Son avocat, M^e Lebeau, soutint que ce mot n'est pas une injure. Le tribunal n'a pas partagé cet avis, et a condamné en conséquence le prévenu... à un franc d'amende.

O. G.

6 **Le tirage au sort au pays de Couvin, par M^{me} Marie de VILLERMONT** (*Revue mauve*, de Bruxelles, n^o du 20 avril 1899). — ... De tous les événements qui, chaque année, reviennent régulièrement, aucun n'émeut aussi vivement les populations que le tirage au sort. C'est que, pour toutes ces familles de cultivateurs, le départ du fils est un grand malheur, une perte irréparable. Il faut avoir vécu au milieu de ce peuple rural pour comprendre l'importance de ce fameux impôt du sang qui pèse si lourd sur lui...

Chez la plupart des cultivateurs ou des ouvriers, le remplaçant est un luxe que personne ne songe à se donner. Bien peu de pères ont de quoi faire une telle dépense. C'est bon pour les bourgeois, les « monsieurs ». Si, par hasard, quelques-uns ont péniblement amassé une petite épargne, certes on ne l'emploiera pas à se payer un remplaçant. L'argent, pour le paysan, est une chose précieuse. Entre le fils et le magot, pas d'hésitation possible.

Et les jours approchent de ce terrible moment. Le père se tourmente et s'agite, la mère s'attriste, et le fils s'inquiète du sort qu'on a à la caserne, dont on conte tant de choses effrayantes.

Pieusement la mère commence une série de pèlerinages et de neuvaines, car le sentiment religieux est encore très profond dans cette population, malgré sa morale, souvent trop élastique.

Angoissé par la peur du mauvais numéro, le futur milicien qui compte sur sa mère pour implorer les saints, cherche de son côté des moyens de conjurer le sort. Il est tout prêt à écouter le magicien.

Car il y a encore des magiciens dans ces villages, du moins dans certains villages. Les paysans les appellent des « mauvais hommes » mais n'en usent pas moins à l'occasion. Il y a aussi des sorcières remplissant le même rôle que les sorciers, et guère plus recommandables quant à la réputation.

Une de ces sorcières, morte l'an dernier à Couvin donnait, dit-on, le mauvais sort en entrant dans les maisons. La nuit, dans sa vieille masure, on pouvait la voir par l'entrebâillement des volets, assise par terre au milieu d'un cercle de chandelles allumées, marmottant des paroles inintelligibles avec des gestes bizarres. Généralement, sorciers ou sorcières sont des fainéants qui préfèrent exploiter la crédulité publique que de gagner leur vie honorablement. Cependant, parmi ces gens il en est qui se disent sorciers de père en fils. Ils se sont transmis des formules de recettes ridicules ou extraordinaires et possèdent de vieux grimoires pour expliquer les songes et instruire les ignorants des mystères de la magie. Ils guérissent du secret. On appelle guérir du secret certaines formules, vrai charabia, sans queue ni tête, que les guérisseurs viennent dire au-dessus des malades. Ce sont souvent des prières dites à rebours. On fait aussi avaler au malade ces prières écrites sur un morceau de papier. Beaucoup de pauvres diables préfèrent faire venir le sorcier que le médecin et cela ne leur coûte pas meilleur marché.

Mais au moment du tirage, les magiciens ont beaucoup à faire. Les inquiétudes sur l'avenir augmentent et comme il n'est aucun moyen naturel de tirer sûrement un bon numéro, on a recours au surnaturel, ou du moins à ce qu'on croit tel. On va alors trouver les « mauvais hommes » pour leur demander leurs mystérieux secrets. On frissonne bien un peu en écoutant ces recettes biscornues ; ce qui reste de bon sens et de chrétien dans l'âme se révolte instinctivement, mais on écoute néanmoins et on finit par suivre docilement l'ordonnance. Généralement le macabre joue un grand rôle. D'abord *les magies*, pour être bonnes, se pratiquent la nuit, ensuite beaucoup de ces opérations doivent avoir lieu au cimetière ou par le moyen d'ossements, de morceaux de cercueils ou autres objets lugubres.

Un usage très suivi et surtout particulier à Couvin, consiste en neuvaines de nuit. C'est la seule opération mystérieuse qu'on pratique en commun, il est vrai qu'elle est simplement superstitieuse. Pour faire partie de la neuvaine de nuit on doit, condition *sine qua non*, être revêtu de la grande mante noire à capuchon, dernier vestige du costume national. Si donc le milicien ou l'un de ses parents mâles veut être de la réunion, il doit aussi se revêtir de la mante. Si le hasard vous amenait la nuit dans les rues de Couvin, vous pourriez voir descendre de la *Royalague*, la rue la plus

escarpée et la plus pittoresque de la ville, une théorie d'ombres noires marchant d'un pas mesuré en marmottant des prières à mi-voix. C'est une neuvaine de nuit. Suivez-la, elle doit prendre à rebours le chemin de la procession. Quand elle arrivera devant une des chapelles où la procession s'arrête, toutes ces ombres s'arrêteront aussi. Vous les verrez s'asseoir en rond devant la chapelle, rester quelques instants en silence, puis, se relever et marcher jusqu'à une autre chapelle pour recommencer la même cérémonie.

Une autre pratique consiste à faire le chemin de la croix à rebours. Il est à remarquer que presque toutes ces pratiques plus ou moins entachées de sorcellerie se font à rebours des exercices religieux et cette remarque est digne d'attention à cause de sa signification diabolique (1). On fait aussi le signe de la croix à rebours.

Du reste cette empreinte diabolique est encore plus visible dans ce qu'on appelle nettement : « les magies ». Presque toutes les magies ont pour objet principal la profanation d'une chose sainte. Mutiler les christs suspendus aux croix des grand'routes et surtout tracer dans leurs pieds des croix avec de grosses pointes de clous. Prendre une statue de saint, la traîner dans la boue la corde au cou puis la suspendre en la frappant avec sept baguettes de coudrier (2), planter des clous dans les statues saintes, voilà diverses magies usitées et qui ont bien un caractère impie. Les magies faites au cimetière ne sont pas meilleures, loin de là, seulement il est très difficile de les connaître exactement parce que les intéressés et ceux qui les ont pratiquées ne se vantent jamais d'en avoir usé. Chose bizarre, ces superstitions si fréquentes ne sont jamais avouées par ceux qui s'en sont rendus coupables ; il y a comme une sorte de honte à les pratiquer même aux yeux des moins croyants (3).

C'est en vue de préserver les statues et les objets pieux de ces profanations que, vers l'époque des tirages, les prêtres redoublent de surveillance

(1) [Les démonologues et les théologiens attribuent, en effet, une signification diabolique aux survivances des cultes antéchrétiens. Mais il existe une autre explication. Nous savons déjà (*Wallonia*, t. V, p. 64) que l'homme primitif s'imagina être entouré de malins esprits qui l'épiaient constamment, afin de le faire échouer dans tout ce qu'il entreprend. Dans une affaire de quelque importance, il cherche, par conséquent, à donner le change à ces esprits et le plus souvent par le non-accomplissement, la suppression d'un acte ordinaire. Cela dérouta l'esprit, conçu par l'homme primitif d'après sa propre image. C'est encore ce but auquel on tend en faisant le contraire de ce qui est naturel en la circonstance. Il est hors de doute cependant que nos paysans n'ont plus le sens de ces actes primitifs. Ils les posent par impulsion, sous l'influence de la tradition, d'une façon irraisonnée. Au reste, un article de revue, où le pittoresque seul du sujet attirait l'auteur, ne pouvait évidemment entrer dans cette discussion. — O. C.]

(2) Voir une variante de cette « magie », dans *Wallonia*, t. III, p. 31.

(3) [Les paysans ont certes la pudeur de leurs « croyances », ils les cachent et c'est bénéficier d'une singulière confiance que d'en recevoir le récit. Mais une idée de préservation se mêle à cette élémentaire discrétion. Ils craignent, en faisant connaître les procédés dont ils ont usé à leur profit, que cette confiance ne serve contre eux ; ils redoutent l'effet d'une contre-magie. — O. C.]

dans les églises. On s'assure de la solidité des grilles et des portes des petites chapelles dans les campagnes et malgré tout il ne se passe pas d'année que des dégâts ne soient commis.

Une amulette très estimée, c'est un des cinq grains d'encens que le prêtre enfonce dans le cierge pascal, le Samedi-saint ; cela préserve infailiblement du mauvais sort.

Au dernier tirage on trouva, dans un champ tout près de Couvin, un infortuné milicien qui, couvert d'un drap, était à califourchon sur une vache les bras étendus avec une bougie allumée dans chaque main. C'était une magie qu'on lui avait assuré être excellente, s'il parvenait à rester sur sa vache jusqu'à ce que les bougies fussent complètement brûlées (1).

Toutes ces bizarreries sont acceptées par les jeunes gens et c'est en vain qu'on essaierait de leur démontrer la stupidité de ces actes. Ils en rient les premiers après ; mais avant le tirage, ils assurent qu'il ne faut rien négliger pour se rendre le sort favorable.

Enfin le jour du tirage se lève, mais bien longtemps avant l'aube toute la famille est debout. Pendant qu'à Couvin les cabaretiers se préparent à une journée de gain exceptionnel, on commence déjà à voir les routes se couvrir de familles en marche, car tout le monde accompagne le milicien, père, mère, frères et sœurs, personne ne voudrait y manquer ; c'est comme une marque d'affection qu'on donne à celui qui va peut-être devoir partir. On veut lui faire escorte avec une sorte de solennité. Aussi tous les ouvriers en journée ont-ils congé. Ce jour-là dans beaucoup d'ateliers on chôme.

Une superstition très générale consiste à croire que se mêler à une autre famille de milicien et surtout accepter quoi que ce soit d'un milicien ou d'un de ses proches, c'est s'attirer sans faute un mauvais numéro. Aussi chaque famille se groupe en ayant soin de s'écarter le plus possible des autres groupes familiaux (2). Deux causes contribuent à cette manière d'agir qui est dénuée de toute charité chrétienne. La première c'est qu'on craint la contagion de la mauvaise chance, la seconde c'est qu'on est persuadé que le milicien qui a pratiqué des magies, donnera la mauvaise chance à celui qui le suit au tirage au sort. De là aussi des accusations qui dégèrent en querelles violentes. Il est arrivé plus d'une fois que le milicien accusé de magie en soit réduit à prouver son innocence par une épreuve ressuscitée du moyen-âge. En effet, parmi ce monde de crédules superstitieux on croit que le milicien qui touche un morceau de fer le jour du tirage détruit du même coup tout l'effet des magies qu'il aurait pu faire avant pour se procurer un bon numéro. Alors l'accusé de sorcellerie n'a d'autre ressource, pour prouver son innocence que de saisir le premier objet de fer venu, tout le monde est convaincu aussitôt (3).

Le coup d'œil de la place de Couvin est très pittoresque, au moment du

(1) Voir une variante dans *Wallonia*, t. III, p. 32.

(2) Cf. *Wallonia*, t. III, p. 27, troisième alinéa.

(3) Sur le rôle purificateur du fer, voy. *Wallonia*, t. III, pp. 165 et suiv.

tirage. On accompagne les héros du jour jusqu'à l'hôtel-de-ville. Les femmes vont s'asseoir sur les marches des portes, voire même sur l'escalier à rampe de l'église qui domine la place. On grignote un morceau de pain en attendant l'appel. Le tambour parcourt les environs, les curieux affluent; on échange ses craintes et ses sympathies et lorsque le milicien part pour aller tirer, le cœur tremblant, ce sont des recommandations anxieuses de la mère, des sœurs, de tous.

— Surtout ne salue personne et ne parle à personne.

— Pars bien du pied gauche.

Et lui, faraud, se redressant, la casquette de travers, marchant avec ce mouvement des hanches du paysan ondémancché, monte les marches de l'hôtel-de-ville, le cœur battant, suivi des yeux par tous les siens bien plus émus encore que lui.

Et les marchandes de cocardes, de rubans et de fleurs approchent leur étalage; ceux qui ont tiré les assiègent; qu'ils aient un bon ou un mauvais numéro, il faut s'empâcher, chanter, orier le plus possible. Les mères se retirent en pleurant, en pensant au fils qui va partir, celles plus heureuses se racontent maintenant sans crainte de malélices, leurs angoisses et leurs soucis, pendant que les jeunes gens de chaque village, bras dessus, bras dessous, fraternellement, oubliant les accusations du matin, traversent la ville en hurlant des chansons joyeuses. Les sorciers remettent leurs grimoires de côté jusqu'à l'an prochain. Ont-ils fait de bonnes affaires? C'est ce qu'on ignore. Ils ne disent rien, leur métier est d'être discret, mais il est à présumer qu'ils travaillent surtout pour l'amour de l'art, car tout ce qui passe dans nos villages, comme sorcier ou sorcière, est généralement pauvre et ne s'enrichit pas.



L'homme aux poussières.

Wallonia, 1904.

Auguste Donnay

Les dessins d'AUGUSTE DONNAY sont, depuis des années, le sourire et la grâce, et comme le commentaire vivant de *Wallonia*. Au sommaire du fascicule non encore découpé, le « fidèle abonné » regarde s'il aura le délicat plaisir de détailler une nouvelle lettrine, signée de cet illustrateur si savoureusement original. Il en est une en effet : presté, le coupe-papier opère sans rémission, et voici la vignette annoncée. A peine l'avez-vous considérée : elle vous retient déjà par je ne sais quel charme intime, par une poésie intense et discrète à la fois. La petite fée qui anime le crayon de DONNAY a de la race, ce qui lui permet d'être si tendrement familière, mais elle est avant tout miraculeusement wallonne.

Un prestige natif distingue chaque ligne qu'elle trace et lui impose un tour spécial d'émotion et de beauté. On reconnaît un croquis de DONNAY entre cent autres, et non point à cause d'une brutale et extérieure maîtrise de procédé, mais pour des raisons plus profondément intellectuelles.

Une exquise harmonie dans la réalisation; un sens intime et hautement philosophique du *général* qui fait de lui un des artistes les plus parfaitement et les plus naturellement symbolistes; une netteté dans l'expression, une sobriété de moyens, une compréhension synthétique des ressources graphiques qui donne un caractère puissant au minimum de lignes, pour ce motif bien simple que chaque trait signifie et qu'aucun n'est inutile; la jeunesse divine et la diversité d'une inspiration sans cesse renouvelée, aisément vivifiée par l'effort d'un esprit requis par les rêves de tous les hommes et de tous les temps; l'union de ces rares qualités qui le



rendent apte à formuler du même coup le légendaire et le contemporain — voilà, dans un bref et désordonné raccourci, ce qu'un croquis de DONNAY montre à l'observateur.

Quant à nous, Wallons, son talent nous attire par ce qu'il a de plus secret, par son individualité forte et délicate, ennemie des réalismes et qui subjugué d'abord par sa grâce, par un « don d'enfance » qui remémore quelque chose de la touchante naïveté du vieux PATENIER. Il est de ceux qui nous révèlent à nous-mêmes ; « la terre et les morts », suivant l'expression de Barrès, règnent en lui, et l'une de ses tâches providentielles est de rendre visible à nos yeux, par mille et un fantômes charmeurs et parlants, l'âme latente de la cité natale. Le devin qu'il est à cet égard n'a-t-il pas, au long des pages de *Wallonia*, donné la mesure de sa force évocatoire ?

Voyez, sur la couverture du volume annuel, la marque de la revue : tout le passé des contes bleus revit en ce dessin d'une si rare



saveur familière. « Ès l'couléye », sous le manteau, orné d'un bavolet, de la cheminée, l'aïeule, emmitouffée en son châle à franges, coiffée du *noret* à fleurs, a interrompu la *soquette* qu'elle prolongeait contre le haut dossier de son fauteuil. Requête par ses petits enfants — une fillette blonde

et joufflue, un espiègle *valet* aux cheveux en brosse — de leur narrer quelque légende pleine de merveilles et dont elle ignore elle-même l'origine, elle s'est exécutée, et voici qu'elle s'anime et tient pour véridique la fable dont elle détaille les épisodes. Attentifs, les mioches se pressent contre ses genoux, cependant que leur mère, sérieuse, les entourant de ses bras dans un geste d'inconsciente maternité, suit, elle aussi, le déroulement du conte qui la ravit jadis, dans son enfance déjà lointaine, quand il tombait des lèvres d'une autre aïeule en allée.

Un archaïsme exquis et sûr nuance cette petite scène : c'est le vieux chat, bête amicale et qui semble écouter comme ses maîtres, le *brocail* dans un coin de l'âtre, le *crasset* suspendu qui verse sa fumeuse lueur sur l'intimité du décor. En quelques centimètres carrés, DONNAY, avec une gravité si tendre qu'elle en est lancinante, a fait tenir toute la poésie de la tradition, il a matérialisé, pour ainsi dire, l'attrait de la fiction séduisant, à travers les générations, l'esprit même de la race. Pour peu qu'on ait le culte des choses anciennes, il est impossible de n'être pas ému par cette minuscule

vignette, dont trente lignes de commentaire ne parviennent pas à exprimer le charme.

Le même essai de paraphrase s'imposerait pourtant à propos de chacun des dessins de DONNAY, si amplement significatifs, d'une si pure ligne et si richement pourvus de ce don d'harmonie qui caractérise l'artiste, qu'une faute de dessin, un défaut d'anatomie — les individualistes de sa trempe ont peine à s'objectiver longuement dans l'étude du modèle — ne détruit nullement l'impérieuse attirance de l'ensemble.

Feuilletez la revue : le ravissement s'y diversifie. Certes, la réunion des illustrations de DONNAY pour *Wallonia* formerait un album complet, une œuvre graphique précieuse où seraient magnifiées, de la façon la plus pénétrante, les suggestives magies que rencontre le chercheur qui scrute le passé de la terre mosane dans l'histoire populaire et dans la tradition orale.



Cette verve ingénue, ce sentiment d'une si noble essence intellectuelle, qui dans cette revue s'appartient si heureusement au trésor ancien du folklore, DONNAY les utilisa pour parer plusieurs autres ouvrages.

Illustrateur, il a conquis sa manière par la méthode la plus simple et la plus naturelle. S'étant tourné vers cet art décoratif qui devait consacrer sa personnalité, il étudia notamment l'œuvre linéaire de GRASSET et de WALTER CRANE, ainsi que les estampes japonaises : il comprit dès lors la puissance expressive de la ligne conduite par l'effort réfléchi d'un artiste au courant de ses ressources. Le dessin au trait naquit sous son crayon, non point d'un engouement sans raison ou du désir de sacrifier au « genre » en vogue, mais d'un besoin logique, de la nécessité de trouver un procédé d'illustration pratique et d'une reproduction peu coûteuse. Sans recherche préconçue, il traça ses premiers essais : entêtes, culs de lampe pour *Caprice-Revue*, pour *Wallonia* et pour *Floréal*, où l'on peut constater qu'il atteignit du premier coup à la réalisation définitive.

Dans un genre cultivé avec maîtrise par des artistes tels que GRASSET, DE FEURE, CARLOS SCHWABE, AURDOL, VAN RYSELBERGHE, KHNOFF, DOUDELET, et à Liège par ses amis ÉMILE BERCHMANS et ARMAND RASSENFOSSE, DONNAY avait découvert une voie nouvelle. Par



Pour l'Almanach des Poètes.

Paris, 1896

les moyens les plus simplifiés, il allait traduire la nature et la vie en visions dégagées des modernités despotiques, en décors empreints de la plus délicate émotion, en linéaments d'une grâce si formelle en sa sévérité, et d'une si inédite séduction, que le moindre de ses croquis donne à chacun la pure joie de la

chose exprimée en même temps que révélée. Interrogez l'artiste, il vous dénoncera, sans s'en douter, le don créateur qui le caractérise, en vous répondant fort simplement :

Quand je commence un dessin, je n'ai aucune idée du résultat auquel je vais aboutir...

Son génie à la fois pensif et spontané s'atteste dans les pathétiques symboles dessinés pour *Floreal*, dans la couverture amplement expressive de *Décors*, dans l'ornementation, d'une noble sobriété, de l'*Almanach des Poètes* et de livres de MM. Léon Donnay et des Ombiaux, dans les planches largement conçues pour des ouvrages de MM. Lavachery et Sauvenière.

Mais il triomphe surtout dans les vignettes pour *Dit un page...*, plaquette de vers d'Edmond Rassenfosse, et pour l'édition définitive



Pour l'Almanach des Poètes.

Paris, 1896.

des œuvres de Nicolas Defrecheux, deux livres illustrés par DONNAY avec la collaboration d'ARMAND RASSENFOSSE.

Profils juvénilement hiératiques, paysages enchantés où se concrétisent la joie, le deuil ou la sérénité, les dessins de *Dit un page* baignent dans une atmosphère surnaturelle. Des mirages s'approfondissent dans le quadrilatère où s'encadre le croquis ; regardez la vignette où s'érige, solitaire, une croix d'église, où, vers la ligne des nuées, des ailes d'oiseaux palpitent : un vaste monde aérien vibre en ce schéma qu'on ne peut considérer sans ressentir la griserie de l'espace et de la lumière. Dans ses interprétations pour ce petit livre, DONNAY a,

Pour *Dit un page*.

Bénard, éd.

d'un trait essentiel et qui semble se jouer, enclos tous les prestiges d'une enfance émerveillée. Pour Defrecheux, il a mis à profit son sens des choses natales et familières, et le volume contient, à cet égard (voyez les entêtes de *Tot Hossant* et de *Li bon Conseie*) de

*Tot hossant*.

Bénard, éd.

petits chefs d'œuvre d'intimité.

Combien de fortes et charmantes pages éparées — frontispices, *ex-libris*, marques d'éditeur, menus, etc. — seraient encore à citer, où l'artiste condensa l'impression dans un minimum de détails, tout en prouvant la variété d'un talent toujours prêt à s'amplifier... Car DONNAY ne comprend que le travail qui *signifie* et déplore le parti-pris de ceux qui s'immobilisent dans les calligraphies purement ornementales. Il a des idées très nettes sur la rénovation du Livre. Il voudrait notamment que l'artiste ordonnât et dirigeât lui-même la disposition typographique, qu'il rêve étroitement subordonnée à la conception du dessinateur. C'est,

*Li bon Conseie*.

Bénard, éd.

à son avis, le seul moyen de réaliser des éditions vraiment homogènes.

Mais il n'est pas qu'illustrateur et le moment est peut être venu d'esquisser sa biographie.

Auguste Donnay est actuellement âgé de trente-neuf ans. Son père, un sculpteur ornemaniste, déplorait souvent qu'on eût contrarié son propre penchant pour la peinture. Notre artiste fut d'abord l'ouvrier de son art. A dix-sept ans, dit le *Petit Bleu* du 9 février 1896, il fit ses



M. Aug. DONNAY dans son atelier.

Desoer, éd. 1899.

débuts en qualité de «boiseur et marbreur» chez un peintre en bâtiments. Dans le même temps, il s'exerçait à l'aquarelle, naïvement, au moyen des « sept couleurs fondamentales ». Des années se passèrent, tandis que, son métier se perfectionnant, il passait au rang de peintre de « fleurs » et brossait des plafonds, des enseignes, des décors de théâtre. Sans aucune notion de la peinture décorative, il tenta un jour, sur demande — jamais il n'eût osé prendre l'initiative d'un pareil travail — l'ornementation d'une maison. Il reçut, en cette occurrence, les conseils

du vieux Carpay, dont les compositions jouissaient alors d'une notoriété considérable.

Travaillant ainsi sans grand souci d'au-delà, et suivant, pendant ses loisirs, les cours de l'Académie liégeoise des Beaux-Arts, Donnay atteignit l'an 1886, qui devait être décisif pour lui. Une occasion se présentait d'obtenir, dans un concours, une bourse destinée à payer les frais d'un voyage d'études à Paris du lauréat.

Toujours timide, Donnay ne songeait même pas à concourir: le directeur de l'Académie l'y décida. Le sujet imposé était une « tête d'expression », la *Douleur de Pénélope*, et une composition historique. Classé dernier en peinture, notre récipiendaire conquit la première place pour l'expression et la composition. Le nombre des points



D'après *Diane*, panneau décoratif.

Desoer, éd.

attribués à ces deux épreuves dépassant notablement celui du concours de peinture, il remporta le prix et partit pour Paris, où il demeura six mois.

Ce voyage restera le grand étourdissement de son existence. Passant dans les musées, dans les collections d'anthropologie et d'histoire, dans le chaos mouvementé des rues de longues heures

studieuses, il se sentit devenir un autre homme. Son intellectualité s'amplifia, des notions exactes sur l'art et sur la vie s'éveillèrent en son cerveau : il eut dès lors un but.

Rentré à Liège, il travailla courageusement et douloureusement, partageant son temps entre les nécessaires besognes et l'étude dans la nature et les livres. Il travailla douloureusement, car cet artiste



Le Pommier enchanté (Conte de M. LAVACHERY).

Bénard, éd.

ingénu était, à cette époque, prompt à douter de lui-même. Son goût de la perfection, ses scrupules intellectuels lui valurent une pénible période d'incertitude. A considérer la pensée humaine dans son universalité, il ressentit une étrange angoisse intime. Pressentant confusément les magiques territoires à découvrir, il se demandait, éperdu,

quel chemin choisir parmi les mille sentiers qui s'ouvraient devant lui. Heureusement, l'occulte puissance qui veille sur le destin des artistes devait diriger ses efforts.

A Paris, entre tant d'œuvres et de personnalités offertes à son attention, il donna ses préférences à celles qui attestaient des tendances à la synthèse et au décor. Les vestiges de l'art égyptien, les statuettes de Tanagra, les panneaux de Puvis de Chavannes, de Cazin, de Bénard, marquèrent, en quelque sorte, les étapes de sa compréhension.

Récapitulez ses essais : ils prouvent la diversité de ses préoccupations, le labeur d'un esprit qui s'éclaire et qui cherche. Il réalise d'abord deux délicates compositions à la sanguine, *Adagio* et *La Paix*, dont la seconde surtout le montre influencé par l'art de Puvis de Chavannes. Son talent se nuance de mysticisme dans les *Panneaux pour la décoration d'une chapelle*.

Mais il n'a pas encore regardé la vie, et voici qu'il se tourne vers elle. Impressionné par la grandeur mythique du travail industriel, il dessine,



Pour l'*Almanach des Poètes*.

Paris, 1898.

sous le titre de *Vie contemporaine*, une série de croquis qu'il développe en peintures murales pour l'habitation de M. L., à Rivage. Reprenant avec acuité le thème du labeur ouvrier, il le traite amplement dans un panneau qu'il intitule *La Fatalité pèse sur nous*. Dans un morne et fuligineux paysage houiller, deux femmes s'avancent, courbées sous les sacs pleins de débris de coke qu'elles glanèrent aux flancs du « terris » d'où s'évoque, sous le ciel bas, un vaste panorama de misère et d'effroi.

Toutefois, cette page éloquente et généreuse ne donne, pas plus que le triptyque, d'une inspiration plus sereine et plus générale, des

Trois Ages de la Femme, la note décisive de l'art décoratif de Donnay. La précision du réalisme est néfaste à notre artiste; il ne sait se plier à ses strictes exigences, et c'est pourquoi il n'a pas obtenu jusqu'ici, dans le portrait, les définitifs succès que lui assurent les moins objectives de ses œuvres, celles où sa personnalité peut s'épancher sans obstacles. Les volets des *Trois Ages* nous montrent, l'un, une fillette promenant dans un pré de mai, une fleurette aux



D'après *Herbaria*. 1899.

doigts, son inconscience amusée; le second, une jeune fille adossée à un tronc d'arbre que nimbe le couchant, et perdue dans son amoureuse mélancolie; le troisième, une mère allaitant son enfant au bord d'un chemin creux. Ce tableau est à coup sûr intéressant, mais on sent — dans le volet de la mère — que le peintre, opprimé sans doute par une préoccupation immédiate du détail, ne lui a pas conféré toute la maternelle grâce et l'intensité de sentiment que le sujet comporte.

L'œuvre décorative de Donnay serait plutôt dans l'extériorisation ferme, délicate, harmonieuse, d'un fantôme mental (voyez l'exquis pastel *Herbaria* — une page dont s'honorait un musée, — la *Géologie*, les feuilles du paravent *Une enfant des eaux qui passent*, exécuté pour M. Albert Mockel, l'*Homme aux Pous-sières*, les peintures murales pour l'Hôtel d'Angleterre, à Liège) souvent complétée par une interprétation toute personnelle et infiniment savoureuse du paysage (voyez

Diane, *l'Automne* et les récents panneaux de l'artiste).

Car il a voué au paysage un culte particulier. Dès ses débuts, il se signala par deux études vraiment heureuses, qui contribuèrent à faire connaître son nom : *Pont de Commerce* et *Neige fondante*. Il y a des merveilles dans la collection de ses aquarelles. Dans ses pastels, ses fusains, ses eaux-fortes, le site est toujours traité de la façon la plus vivante. En ce genre qui, pour peu qu'on ait le sens inné de l'harmonie, prête à toutes les transpositions possibles, ce subjectif se sent à l'aise. Il épand dans ses décors un indicible esprit panthéiste, nuancé de mysticisme : la vie des choses — que d'autres Wallons analysèrent — le rythme interne, le drame permanent de la nature

en travail palpite sous ses doigts. Ses racines, ses branches, ses fumées ont des torsions pathétiques, ses Roches de Quareux, en ce moment visibles à la Libre Esthétique, sont parlantes. Dans ses travaux décoratifs, le personnage — s'il existe — concentre et solennise, pour ainsi dire, le sentiment, tragique ou joyeux, émané du paysage et la fête de couleur à laquelle il sert de motif. De cet inappréciable don de la couleur, Donnay est d'ailleurs amplement pourvu. Le poème des heures et des saisons s'élabore sur sa palette en notations extraordinairement fines et sûres, il sait faire une joie pour nos yeux de chacune des images que sa vision leur propose.

Au cours de ces dernières années, il s'est rarement produit dans les expositions. Le public ignore la plupart de ses compositions récentes, qui de l'atelier de l'artiste passèrent dans l'intérieur qu'elles devaient orner. A ce propos, tous les amis de Donnay regrettent que l'occasion ne lui ait pas été fournie jusqu'ici de s'affirmer définitivement en décorant, dans toute la liberté de son tempérament, quelque monument public dont la destination pût donner à sa verve, pour la gloire de l'art wallon, son maximum d'inspiration. Mais la timidité, surtout quand elle se complique du talent le plus original, n'a en Béotie aucune chance de succès.

Voici presque terminée cette petite étude, qu'il faudrait amplifier considérablement pour être complet, où l'on tenta spécialement de mettre en lumière les rares mérites du décorateur et de l'illustrateur.

DONNAY, au surplus, a abordé tous les genres, il tâta aussi de tous les procédés. Son admirable individualité se plaît dans les œuvres d'imagination, elle s'y dépense avec un tel bonheur qu'elle supplée toujours à ce que son métier a quelquefois d'académiquement insuffisant.

Il serait injuste d'oublier qu'il s'est aussi longuement occupé de décoration commerciale. Il a composé nombre d'affiches parfaitement comprises et qui ne relèvent que de lui-même. Dans ce genre particulier, son sens de la synthèse le sert encore à merveille.



Ex Libris. 1899.



Marque de Rovus. Poncelet, éd.

Et puis, il y a DONNAY littéraire ! Cette incarnation, pour être moins connue, n'en est pas moins savoureuse et fortement personnelle. Au long des pages de la défunte *Caprice Revue*, on avait, en des caricatures de haut style, pu déguster la fantaisie de notre auteur. Mais il a écrit des choses plus profondes. La relation de son



Marque Imp. Poncelet.

voyage en Hollande, dans *Art et Critique*, déborde de spirituelle bonne humeur, et l'on trouve, dans ses autres envois à cette revue et dans ses lettres à *Wallonia*, des pensées d'un tour charmant. Tous ceux qui lurent naguère ses proses de *Floréal* en ont gardé la vive et rare impression : en ces petits morceaux, tantôt tendres et graves, tantôt pleins d'un humour très neuf, il arrive, avec la subtilité d'un écri-

vain de race, à formuler l'inexprimé, l'âme des choses y dévoile son mystérieux visage, une exquise saveur de passé y nuance la plus douce philosophie. Mais quelle paraphrase vaudra la citation ?



Lisez cette page intitulée

VIEILLES MURAILLES :

Aux vieilles murailles, la lumière du couchant donne un air bienveillant. Elles s'allongent, bordant des chemins où l'herbe pousse entre les pavés. Elles bordent des chemins où, dans les mares que la pluie laisse, flottent les feuilles mortes, l'automne.

Et de l'herbe pousse à leur pied.

De l'herbe aussi sur leur crête se dessèche et tremble au vent. Elles penchent un peu sur le chemin, elles paraissent écouter.

Elles paraissent écouter, écouter ce qu'on n'entend pas — ce qui se chuchote là-bas, où se couche le soleil.

Et le mortier se fendille — le mortier tombe en petits tas — au bas.

La lumière du couchant leur donne un air songeur et doux, elles semblent même un peu lasses.

Tant de fois du même côté et toujours du même côté, le soleil pour elles s'est couché et la même ombre, ombre muette — toujours lente et toujours muette — la même ombre est venue lente tracer ses gestes de silence sur le mortier qui s'émiette.

Le mortier tombe — tombe en petits tas — au bas.

Et elles semblent se ressouvenir de ceux-là qui sont passés et dont les ombres se mouvaient agrandies par la lumière, elles semblent se ressouvenir des ombres qui ont passé sur elles — ombres qui rampent attachées aux pas — qui rampent et soudain se redressent et se meuvent sur les murailles.

Ombres toujours attachées aux pas — qui s'en vont avec le soleil et que la nuit, la lune ramène ; ombres toujours, toujours muettes qui passent et qui disparaissent.

Et tant d'ombres ont passé sur elles... Et ce sont ces frôlements d'ombres qui usent toutes les murailles.

Ce morceau n'est-il pas d'un artiste aussi robuste que délicat ? Donnay nous doit un livre formé de ses proses rassemblées, un livre qui figurera fort avantageusement dans l'œuvre des poètes de la sensibilité wallonne.

Arrivé aujourd'hui, après tant de jours d'orage, à la belle maturité

du talent, Donnay a été chargé d'un cours d'art décoratif à l'Académie des Beaux-Arts de Liège. Nous voulons croire que, loin de le stériliser, cet enseignement lui permettra de concrétiser, de consacrer ses idées en une formule nette et définitive. Il lui donnera la tranquille conscience de sa force en vue des évolutions futures. Cet esprit méditatif a mérité d'atteindre à la haute sérénité dont jouirent des maîtres tels que le grand Rops, qui avait deviné l'intime valeur



Marque d'éditeur.

1899.

de son effort et qui l'encouragea si souvent. Aussi bien, nanti d'une vaste érudition dont sa pensée sut extraire la féconde essence, notre artiste triompha toujours, il est temps de le proclamer, par une inattaquable santé intellectuelle. Aucune névrose, aucun

tarabiscotage cérébral — et l'on sait quelles épidémies sévirent! — n'ont prévalu contre cette verdure ingénue.

Amplifiant et perfectionnant de jour en jour les qualités qui ont fait sa jeune renommée, nous verrons Donnay, modeste et laborieux, multiple et souriant, se maintenir, par mille réalisations nouvelles, à la place qu'il occupe depuis longtemps déjà, comme le plus natif et le plus harmonieusement doué, en tête des meilleurs artistes de la Renaissance mosane.



Pour *Dit un pape*.

Bénard, édit.

CHARLES DELCHEVALERIE.



Le Coq de la maison.

Wallonia, 1894.



La petite Nainette

Conte Liégeois



Il était une fois un bûcheron jeune et beau, vaillant à l'ouvrage. Chaque matin, il se rendait dans la forêt pour n'en revenir qu'à la nuit tombante. Un soir qu'il regagnait son logis, il s'égara. Grand fut son étonnement ! Lui qui croyait connaître si bien le moindre sentier, voilà qu'il ne retrouvait plus sa route !

Bientôt, sa stupéfaction ne connut plus de bornes. Comme il passait près d'un buisson, les broussailles s'écartèrent d'elles-mêmes afin de lui livrer passage. Comprenant alors qu'il était le jouet d'une force surnaturelle, le jeune homme renonça à chercher son chemin et se mit à marcher à l'aventure.

Il arriva en vue d'une jolie demeure, et, comme il s'en approchait, il entendit une voix mélodieuse sortant de cette maison. Charmé, il se hâta, frappe à la porte, une vieille femme vient lui ouvrir :

— « Ne pourrait-on voir la chanteuse, demande-t-il ? »

— « Certainement, cela se peut, mais il faut, auparavant, lui promettre la foi du mariage ».

— « Il est bien dur de promettre la foi du mariage à une personne que l'on n'a ni vue ni connue ».

— « Enfin, c'est comme cela ; c'est à prendre ou à laisser ».

Et le bûcheron se retira tout dépit. Cependant, de retour chez lui, il ne put trouver de repos. Pendant toute la nuit, il lui semblait entendre les chants mélodieux de la veille.

Dès que le jour parut, il se hâta de retourner dans la forêt. Le voilà de nouveau devant la maison d'où s'élèvent des chants plus mélodieux encore.

Il frappe, et la vieille vient lui ouvrir.